le jeudi

L'INTRUS

L'«Affaire» :

SIMPLE PÉRIPÉTIE ?

N° 1 20 JANVIER 1966 1,50 F



ADMINISTRATION — RÉDACTION
5, Rue Cagé
SAINT-OUEN (SEINE)
Téléphone : 255-03-58 — 254-09-21
C. C. Postal : Ed. du Vieux-Saint-Ouen
PARIS 4964-24

ABONNEMENTS

FRANCE :

3 mois.	15 F
6 mois.	28 F
un an.	55 F

ÉTRANGER :

6 mois.	33 F
un an.	65 F

L'Intrus ne fait pas de services gratuits réguliers. Si ce journal vous plaît

ABONNEZ-VOUS !

Tous les abonnements souscrits pour un an avant le 28 février 1966, bénéficieront du prix exceptionnel de lancement de 45 F

DANS CE NUMÉRO :

LA CHRONIQUE DES SERVICES DITS SECRETS

L'AFFAIRE PENKOVSKY

BEN BARKA

Philosophie de l'événement

Chétifs, nous ne pouvons, en effet, que philosopher sur l'événement. Ne cherchez donc pas ici de lueurs particulières ou de révélations susceptibles de vous orienter sur une piste, plus véritable que toute autre.

Humblement, nous ne pouvons tenter de démêler qu'à travers la littérature des autres.

Deviendra-t-il de mode, depuis qu'Emmanuel d'Astier a parlé de l'« Affaire », de procéder par analogie avec l'autre, la première, celle de Dreyfus, où déjà un appareil de police et de renseignements était en cause et fâcheusement, au point d'ébranler les fondements de l'État, ainsi qu'il se voit présentement.

En tout cas si l'on accepte un instant ce thème de référence, il y a lieu de se demander si le juge Zollinger sera un autre Bertulus.

Ce Bertulus était un petit juge d'instruction du temps, qui, commis pour des à-côtés de l'Affaire, eut un jour à sa merci le fameux colonel Henry, l'homme de la forgerie bien connue, venu chez lui en témoin, et il résulta de l'entrevue un nouveau branle de la campagne en faveur de Dreyfus.

Jouant sa carrière sur cette carte, Bertulus, bien qu'au prix de quelques mécomptes au départ, trouva quand même au bout de l'aventure le fauteuil espéré à la Cour de Cassation.

La question est donc posée : le juge Zollinger a-t-il pris la bonne voie pour atteindre à la pourpre suprême?

Tous nos maux viennent d'ânerie, dit Montaigne, et quel-

que noirceur qu'on veuille prêter aux princes qui nous gouvernent, on a peine à croire qu'il en fut un, même aux plus sombres alvéoles de l'État, pour concevoir et mettre en œuvre une affaire aussi stupide que l'enlèvement de Ben Barka.

En vain déjà, au temps de la première Affaire, on avait cherché le chef d'orchestre, mystérieux et unique, dont s'était avisé le vieux Wilhelm Liebcknecht, burgrave assez borné de la social-démocratie allemande mais auquel on pardonnera beaucoup en raison de son fils Karl.

Il y avait, en effet beaucoup de *commedia del arte* dans la grande Affaire, en dépit des « rationalistes » des deux bords, portés toujours aux logiques rigoureuses et aux harmonies préétablies. Chacun des coupables inventait au jour le jour, pour justifier une première thèse, fondée davantage sur la stupidité que sur la canaillerie.

En vérité, là où l'analogie ne s'impose plus, c'est que dans la nouvelle Affaire, il n'est pas d'innocent chargé de fausses accusations, mais une victime, Ben Barka, dont il apparaît bien qu'elle l'est pour toujours.

Pour le reste, Esterhazy, Henry, Paty du Clam se retrouvent, multipliés même à de nombreux exemplaires, et les cavernes à explorer dix fois plus nombreuses qu'au temps où la seule Section de Statistique tenait bureau de morts subites et de machinations.

Avec en plus des prolongements sur la faune criminelle spécialisée, le « milieu », qui furent peut-être de toutes les époques, mais avec plus de discrétion et sur une moindre échelle.

Au défaut du chef d'orchestre, dont on voudrait croire qu'il n'existe nulle part, pour le meilleur renom d'intelligence de nos hommes d'État, la liste s'allonge des gens qui eurent à connaître de l'enlèvement, soit avant qu'il fût consommé, soit dans les proches jours qui suivirent, et qui paraissent bien n'en n'avoir pas référé là où ils auraient dû.

L'enchevêtrement est déjà grand et va aller s'accroissant. Les responsabilités ont déjà grimpé de la petite racaille des « agents » jusqu'aux étages médians de l'État dupes de services, qui les abreuvaient de « faux », à et il est à craindre qu'elles ne gagnent le faîte.

Ainsi dans l'autre Affaire, Cavaignac et même de Boisdeffre, le chef d'état-major, pas très futés, mais d'abord dupes de services, qui les abreuvaient de « faux », aux dires d'expert, furent-ils emportés par la tempête.

D'ailleurs l'analogie dreyfusienne s'est précisée davantage depuis lundi soir. Le suicide de Figon soutiendra au gré la comparaison avec celui du colonel Henry qui se trancha la gorge au Mont-Valérien, ou avec celui de Lemercier-Picard, faussaire subalterne trouvé accroché à une espagnolette.

Il semble que malgré la diffusion à haute dose des « sciences politiques » notre personnel gouvernemental soit encore inférieur à ce qu'il fut autrefois. Certes, aux heures de loisir, Waldeck-Rousseau ou Briand lisaient des romans policiers, Gaboriau ou Gaston Leroux, mais ne s'en inspiraient pas. Tandis qu'avec ceux qui se repaissent de Jean Bruce ou de Ian Fleming, on n'est sûr de rien !

Au point que dans les jours qui viennent l'affaire Ben Barka va leur apparaître comme beaucoup plus qu'une faute — le mot de Boulay de la Meurthe, prêté si souvent à Talleyrand ou à Fouché est, en effet, insuffisant — mais comme une catastrophe.

Selon le conseil de Constans
Oufkir assassina-t-il lui-même ?

Il s'est trouvé vers la fin de l'autre siècle, un homme d'Etat, Ernest Constans, demeuré d'ailleurs célèbre comme tombeur du boulangisme, pour répondre à un spadassin du temps qui lui proposait de dépêcher un adversaire : *« Merci, j'assassine moi-même! »*

Toulousain d'origine, Constans « poussait » un peu. Certes, Rochefort l'avait accusé à plusieurs reprises d'avoir fait disparaître un ancien associé du nom de Puig y Puig dans une malencontreuse affaire qu'ils avaient exploitée de concert à Barcelone, mais il n'en fallait rien croire.

Le propos n'était que faconde, et ni l'auteur ni personne, dans les hautes sphères, ne paraît jamais en avoir fait application.

Pas même Hitler, dont on a dit pourtant qu'il aurait mis la main à la pâte lors de *la nuit des longs couteaux*, et du meurtre de Roehm.

Mais même là, les historiens les plus sérieux, consultés, d'Otto Strasser, qui écrivit longuement sur la Saint Barthélemy nazie, à Benoist-Méchin ne permettent pas de retenir l'hypothèse.

Il aura donc fallu en venir à Oufkir, cet ex-officier de l'Armée française devenu ministre chérifien de l'Intérieur, pour que Constans connaisse un disciple authentique!

CHRONIQUE

des services **DITS** secrets

Nous tiendrons nous aussi rubrique sur la corporation, les agissements desdits étant pain quotidien.

En fait, jamais désignation ne fut aussi impropre, à croire même qu'elle fut choisie surtout par antiphrase ou même par dérision pure.

Il est presque sans exemple que, mêlés à un événement, on ne connaisse, en effet, dès le lendemain ou le surlendemain, tout le détail de l'opération, le nom des agents et celui des « manipulants ».

A cet égard, la moindre bande criminelle, même la plus chétivement organisée, laisse au moins quelques jours l'autorité et le public sur leur faim.

Au rebours, on sait tout ou à peu près de la disparition du leader marocain, alors que si les fameux services justifiaient seulement leur éponymie — nous nous plaçons un instant par-delà la morale et même la politique — on en serait encore à s'interroger sur les conditions exactes du rapt de Saint-Germain-des-Prés, faisant peut-être, les uns ou les autres, les conjectures les plus justes mais sans éléments de preuve.

Au lieu de cette ignorance, c'est l'orgie que l'on sait.

Et il en est ainsi presque partout et dès les premières heures, que la gigantesque C.I.A. soit en cause ou qu'il s'agisse d'officines plus modestes.

Aux temps artisanaux de l'Affaire Dreyfus, il fallut quand même plusieurs années avant qu'on sût qu'une femme de ménage analphabète, Mme Bastian, qualifiée de « voie ordinaire », dans le jargon du « service », était pour beaucoup dans la genèse du drame par ses récoltes clandestines dans les corbeilles à papier de l'ambassade d'Allemagne.

L'INTRUS

Aujourd'hui, temps cybernéticiens, son nom serait connu dans les trois jours qui suivraient la naissance de l'événement et il ne faudrait qu'une huitaine pour que la moisson des corbeilles voletât à travers la presse.

Conséquence sans doute de l'ère des masses, *car on en est là dans le renseignement comme partout, et peut-être que nous n'avons pas encore vu le plein de l'inflation.*

Les premiers symptômes sérieux sont de la guerre. Et peut-être que personne ne s'est exprimé là-dessus mieux que le général de Gaulle, qui pose ainsi l'avers et l'envers de la médaille au tome Ier de ses Mémoires (page 129) :

> « Il fallait tirer du néant le service qui opérerait sur ce champ de bataille capital.
>
> Ce n'étaient pas les candidatures qui manquaient autour de moi. Par une sorte d'obscure prévision de la nature, il se trouvait qu'en 1940 une partie de la génération adulte était d'avance, orientée vers l'action clandestine. Entre les deux guerres, en effet, la jeunesse avait montré beaucoup de goût pour les histoires du 2e Bureau, de service secret, de police, voire de coups de main et de complots. Les livres, les journaux, le théâtre, le cinéma, s'étaient largement consacrés aux aventures de héros plus ou moins imaginaires qui prodiguaient dans l'ombre les exploits au service de leur pays. Cette psychologie allait faciliter le recrutement des missions spéciales. Mais elle risquait aussi d'y introduire le *romantisme*, la *légèreté*, parfois *l'escroquerie*, qui seraient *les pires écueils.*

Ces « pires écueils » n'ont jamais été aussi évidents puisqu'ils vont maintenant jusqu'à mettre son propre régime en difficulté, sinon en péril.

D'autre part, l'influence de la littérature et du cinéma, dont le général signalait tout le prix pour les années antérieures à 1940, *a pour le moins centuplé avec tous les James Bond et les O.S.S.* 117 *de la création. Il n'est maintenant ruffian de première ou de seconde envergure qui ne rêve du* condé *magique : l'immatriculation dans quelque bureau spécialisé, à ses fins de débrouillage personnel déguisées dans celles de l'Etat ou de la nation!*

On voit assez par ce qui précède que notre propos sera ici rien moins que romanesque et que les « pires écueils » nous retiendront plus particulièrement que la chanson de geste!

Commençons par l'affaire Penkovski, qui défraie présentement les Amériques tout autant que les Russies d'Europe et d'Asie.

L'AFFAIRE PENKOVSKY

Qui êtes-vous Oleg Vladimirovitch ?

par PIERRE CHÉMERÉ

« C'était par une fraîche journée d'automne. Un flot ininterrompu de voitures roulait sur la large avenue Koutouzov. Les passants se hâtaient, l'air attentif, évitant avec précaution les voitures d'enfants, d'un blanc de neige, que les mamans poussaient avec une lenteur fière. Seules quelques personnes, auprès d'un arrêt d'autobus, restaient immobiles dans ce torrent humain.

« C'était un arrêt comme un autre. Avec le panneau habituel accroché à un poteau d'éclairage : Usine Badaïev. Trolleybus : ligne 39. Autobus : lignes 107, 111. On ne comprenait pas pourquoi ce poteau des plus ordinaires intéressait tant un homme en blouson de sport, tête nue. Il se pencha vivement, examinant quelque chose... »

C'est de cette plume melliflue, c'est par ce début d'exécrable feuilleton que la *Pravda* commence, le 15 décembre 1962, sous la signature de M. V. Evguénev, le récit d'une affaire d'espionnage et de trahison découverte par les services secrets soviétiques et sur laquelle des publications récentes viennent de rappeler l'attention.

La suite du récit de la *Pravda* fait penser à un médiocre roman d'espionnage. La réalité est souvent aussi fade que la fiction la plus pauvre.

UNE BOITE D'ALLUMETTES SUSPENDUE A UN CLOU

L'homme en blouson de sport, c'est Alexis Davison, médecin militaire, attaché militaire adjoint de l'air à l'ambassade des Etats-Unis. Russe par sa mère, il parle couramment le russe. La police soviétique le file assidûment depuis des jours. Ce qu'il cherche et ce qu'il finit par trouver

sur le poteau, c'est une petite marque ronde tracée au charbon à quelque distance du sol. Aussitôt, il traverse la chaussée, monte dans sa voiture, et roule à toute vitesse vers l'ambassade.

Un peu plus tard, à trois heures de l'après-midi, Robert German, deuxième secrétaire à l'ambassade des Etats-Unis, où il vient tout juste d'être nommé, après un stage à Oberammergau, centre de dispersion de la « section R », c'est-à-dire de l'école militaire spéciale par laquelle « passent la plupart des individus envoyés en mission d'espionnage dans les pays socialistes », et Richard Jacob, en droit secrétaire archiviste, mais en fait « espion de profession », sortent en voiture de l'ambassade. Ils s'arrêtent dans le passage des Arts. Ils entrent dans une librairie. German y reste bientôt seul, affectant de feuilleter un catalogue. Jacob est sorti, a tourné le coin de la rue Pouchkine, et, presque tout de suite, pénètre dans l'entrée de la maison portant le numéro 5/6, sise entre une charcuterie et un magasin de chaussures. Dans un recoin, sous la cage de l'escalier, il va palper le mur, derrière le radiateur de chauffage central. Il y trouve un petit paquet, une boîte d'allumettes enveloppée de papier et ficelée, suspendue à un clou. Il le détache.

TOUS LES VICES D'APRÈS LA « PRAVDA » MAIS FONCTIONNAIRE BIEN NOTÉ

Sur ce, les policiers entrent en scène. Jacob est pris la main dans le sac. Et, ce qui est plus mortifiant, dans le sac vide. Car la maison de la rue Pouchkine n'est plus qu'une souricière. L'homme qui plaçait dans la cache les documents secrets destinés aux Américains est déjà, sinon arrêté, du moins étroitement surveillé.

Cet homme, c'est Oleg Vladimirovitch Penkovsky, « Alex » dans la clandestinité, pour les services secrets anglais et américains. « *Il occupe* », dit sans préciser la *Pravda* du 15 décembre 1962, « *un poste en vue dans une administration soviétique.* » Suit un portrait accablant de cet individu : mauvais fils, mauvais époux, mauvais gendre, mauvais père, cupide, avare au point d'aller lui-même aux provisions, buveur, jouisseur, débauché, lié avec des *femmes de rencontre* et des *individus douteux,* lâche, hautain, flagorneur, petit avec les grands, grand avec les petits, menteur, vantard, vaniteux, ambitieux, carriériste au point de rapporter un jour de l'étranger « *deux valises pleines de souvenirs et de spécialités pharmaceutiques destinés aux personnes qui pouvaient lui être utiles* ». Bien noté pourtant, il faut le croire — et la *Pravda* le reconnaît implicitement, mais clairement — puisqu'il exerçait des fonctions qui lui permettaient de se rendre à l'étranger

en mission officielle et d'assister aux réceptions et aux rencontres organisées à Moscou par des délégations étrangères ou en leur honneur, privilèges qu'il mettait bien entendu à profit au bénéfice de ses patrons anglais et américains.

EXÉCUTION SANS PUBLICITÉ ET REMUE-MÉNAGE DIPLOMATIQUE

En ces dernières semaines de l'années 1962, l'affaire ne fit pas grand bruit. *L'Humanité,* en janvier 1963, n'en n'avait pas encore soufflé mot. Mais *Libération*, le 17 décembre, avait publié, sous le titre de « L'affaire Wynne », une analyse de ce qu'elle appelait « un grand reportage de la *Pravda* sur l'affaire d'espionnage dans laquelle sont impliqués des diplomates américains, un homme d'affaires anglais, M. Greville Wynne, et dont le héros est le Soviétique Penkovsky, dit Alex ».

> « *La* Pravda, *écrivait* Libération, « *annonce que trois nouveaux diplomates américains : MM. Hugh Montgomery, Alexis Davison et Robert German, pourraient être contraints de quitter l'Union soviétique à brève échéance, comme l'ont déjà été M. Richard Jacob et M. Rodney Carson... Cependant, à Moscou, on n'accorde à cette affaire qu'une importance médiocre.* »

Les « mouvements divers » soulevés dans le monde diplomatique par l'affaire excitèrent en effet plus l'attention que l'affaire elle-même. Huit diplomates américains et cinq diplomates anglais furent rappelés à Washington et à Londres. Beaucoup plus discrètement, quelques centaines de diplomates soviétiques en poste à l'étranger, « brûlés » par les soins de Penkovsky, étaient rappelés à Moscou.

La condamnation à mort de Penkovsky le 15 mai 1963 et son exécution, le 19, passèrent presque inaperçues. En même temps que lui, un de ses « hommes de liaison », l'homme d'affaires anglais Greville Wynne, avait été condamné à huit ans de prison. Un an plus tard, il était échangé contre l'espion soviétique Lonsdale, condamné par un tribunal britannique.

POUR LES UNS : LE RICHARD SORGE DES AMÉRICAINS

Près de trois ans après l'arrestation de Penkovsky, l'éditeur américain Gibney publie ses *Papiers secrets.* Les matériaux qui ont servi à cette publication sont les micro-

films qu'il avait livrés à la C.I.A. américaine et au M. I. 6 britannique : plus de 5 000 du 20 avril 1961 au 21 octobre 1962, des notes manuscrites, et enfin les rapports verbaux, enregistrés sur bande magnétique, qu'il présentait aux agents américains et anglais que ses séjours officiels à Paris et à Londres lui permettaient de rencontrer.

Selon les uns, — plus ou moins intéressés à le penser et à le dire, — Penkovsky a été le Richard Sorge des Américains. Il a changé la face du monde. Il a empêché ou ajourné la Troisième Guerre mondiale. En 1962, alors que Khrouchtchev menaçait Berlin et installait ses fusées à Cuba, il dégonflait ce bluff en faisant savoir aux services secrets américains que les forces atomiques de l'U.R.S.S. n'étaient pas au point et que, d'une façon plus générale, le gâchis économique, l'impréparation de l'armée, l'hostilité de l'opinion publique soviétique, le mécontentement populaire, interdisaient au Kremlin d'affronter un conflit général. Kennedy put agir hardiment. Khrouchtchev dut remporter ses fusées et se ronger les poings derrière son mur de Berlin.

POUR LES AUTRES :

RIEN QU'UN TRAITRE SANS IMPORTANCE

Selon d'autres, — sans doute assez souvent non moins intéressés à penser et à dire ce qu'ils pensent et disent, — Penkovsky n'a été qu'un petit espion de rien du tout. Les secrets, les vrais secrets, étaient hors de sa portée. Il n'a pu communiquer aux puissances de l'Ouest que des secrets de Polichinelle et que des « courants d'air ». Ses prétendus *Papiers secrets* ne sont qu'une grossière fabrication, où des documents authentiques, mais sans valeur ni importance, servent de caution et d'alibi à un ramassis de commérages et de ragots ineptes et vains : une rhapsodie à classer sur le même rayon de bibliothèque que tous les classiques de la littérature apocryphe.

Toujours est-il que la publication, par le *Washington Post*, par l'*Observer* de Londres, puis, tout récemment, par le *Spiegel* de Hambourg, des *Papiers* de Penkovsky ou du pseudo-Penkovsky a soulevé à Moscou un vacarme assez violent. « Ratatouille puante cuisinée par la C.I.A. », écrit l'agence Tass. L'ambassadeur des Soviets à Londres proteste auprès du Foreign Office. Le correspondant à Moscou du *Washington Post*, Stephen Rosenfeld, est expulsé en façon de représailles.

(*A suivre.*)

HENRY TORRÈS

mais plutôt jadis que naguère

par ALEXANDRE CROIX

La presse, plutôt chiche, à la première nouvelle, n'aura connu un peu de chaleur qu'à la voix de quelques anciens. Le seul *Monde* sera revenu deux fois sur sa personne, anonymement et théolleyrement, mais commettant chaque fois l'erreur de le faire sortir du Parti communiste en 1921, alors qu'il y demeura fougueusement jusqu'à fin 1922. M. Jacques Fauvet, autorité à laquelle les rédacteurs-maison auraient bien dû se reporter, en atteste lui-même à la page 42 du tome premier de son *Histoire du Parti communiste.* Et il doit être cru, bien que ce qu'il sache le moins, au rebours de Petit-Jean, c'est son commencement!

Son commencement du Parti communiste.

Torrès fut en effet de la charretée Frossard, qui prit congé, très exactement le 1er janvier 1923.

« L'ÉGALITÉ » DE L.-O. FROSSARD.

Ces dissidents de 1923, qui allient bientôt former une *Union socialiste communiste,* se groupaient autour de quelques maires de banlieue, qui avaient commencé de branler dans le manche, bien avant même que Moscou en vînt aux suprêmes exigences. Marquaient surtout parmi eux André Morizet, de Boulogne, vieil antimilitariste du temps de l'hervéisme, et Emile Cordon, de Saint-Ouen, qui avait anarchisé en son jeune temps!

Il ne s'en était fallu que de peu de jours pour que Ludovic-Oscar et son petit monde eussent leur journal : l'*Egalité,* le vieux titre de Jules Guesde, de Jules Guesde avant qu'il fût devenu « guesdiste ». D'abord dite *Journal d'unité communiste,* l'*Egalité* prétendit bientôt à davantage, à être *d'unité socialiste et communiste.* Aimable présomption, qui ne l'empêchait pas d'être une feuille terriblement agressive.

Il est vrai que chaque semaine H.-P. Gassier, qui avait été un des premiers à suivre Frossard, s'il ne l'avait même précédé, dans le chemin de la révolte, y accommodait Cachin, Vaillant-Couturier, Amédée Dunois et tous les « purs » du temps, d'un crayon qui n'avait jamais été d'une pointe si féroce. Pour le texte, c'étaient Victor Méric, Charles Lussy, Ernest Lafont, Henry Torrès et Frossard lui-même qui donnaient la réplique aux gens de l'*Humanité*, où tous les Vaillant-Couturier qu'on voudra ne suffisaient pas.

Pour Robert Lazurick, il ne tenait pas encore les grands emplois, mais on pouvait lire à la page 6 de l'*Egalité* (numéro du 28 février 1923) que pour ce qui était du *Groupement d'action et d'unification socialiste et communiste,* il était déjà une « 13e section » à laquelle on pouvait adhérer par le canal du « *citoyen Robert Lazurick, 5, boulevard Saint-Michel* ».

UN CERTAIN « POMPIDOU »...

Frossard et ses camarades avaient quitté le Parti communiste plus riches d'illusions que de pécune et leur journal n'avait pu naître que de sacrifices personnels. De plus, immodestement, sur la foi d'un premier succès de curiosité, Frossard s'était mis en tête de passer, après quelques numéros, de la parution hebdomadaire à la quotidienne, et, à cet effet, une coopérative s'était créée, avec des parts de 50 F, et chacun y allait de ses deniers.

Torrès, déjà vedette au Palais, et de plus emmillionné bourgeoisement par son mariage avec la fille de Charles Humbert, comptait parmi les plus généreux souscripteurs, figurant à plusieurs reprises pour une dizaine de parts chaque fois. Détail singulier, on trouve son nom dès la première liste, suivi d'un *Rassimier*, qui, selon toute apparence, ne peut être que le Paul Rassinier qui a périodiquement à se démêler avec les uns ou avec les autres, à cause de ses prises de position sur les camps de concentration et sur le problème juif. Paul Rassinier, en effet, avait compté parmi les communistes de la première heure et parmi les non moins premiers à changer de cap.

Autre nom qu'on rencontrait dans la phalange de soutien de l'*Egalité*, mais celui-là d'une résonance plus bonhomme, celui d'un certain Pompidou, enregistré pour deux parts dans le numéro du 27 juin 1923. Ce Pompidou n'était qu'avunculaire, et c'est dans la seule personne de son neveu Georges que son nom est venu jusqu'à nous. Instituteur, puis libraire-bouquiniste, il avait été du Parti communiste le temps d'entrer et de sortir. Mais pour ce qui fut de la petite faction « socialiste-communiste », il y devait durer plusieurs saisons, même après que Frossard en fut sorti. Et c'est même sous cette étiquette, qu'il devait participer aux destinées d'un petit pamphlet, vigoureusement rédigé par un vieil anarchiste, Lucien Léauté, que Galtier-Boissière connaît bien. Le brûlot ne s'intitulait

rien de moins que la *Bagarre* et avait bureau rue Daguerre. Pour Léauté, il était alors au bénéfice d'un certain renom, parfaitement fondé, pour une brochure dont le titre *Sermon à l'intention du Soldat Pinard* disait assez le peu d'orthodoxie.

TORRENTUEUX ET TORRENTIEL

Mais laissons-là nos escapades anecdotiques pour parler de la phase « Egalitaire » de Torrès. Il s'y produisait avec violence, une violence dont il avait déjà donné maintes preuves dans le *Journal du Peuple* de Fabre et aussi dans l'*Humanité*. L'amnistie, thème éternel, lui était sujet fréquent. Toujours il voulut apparaître comme un grand amnistieur; en tout cas dans les feuilles, au prétoire et dans les meetings. Elu député une fois, son zèle fut moins évident.

Mais dans l'année 1923 qui nous retient dans l'instant, sa véhémence oratoire ou écrite ne connaissait pas de bornes. Témoin un papier de l'*Egalité* du 3 mai, où notre torrentueux était, dans l'invective contre le gouvernement du temps, celui de Poincaré-Maginot-Bérard, encore plus torrentiel qu'à son ordinaire.

Tous étaient traînés dans la fange pour s'être refusés à ouvrir les portes des prisons à André Marty, à Emile Cottin, l'« assassin » de Clemenceau, aux anarchistes Jeanne Morand et Gaston Rolland, ainsi qu'« à tous les mutins et tous les réfractaires », à tous ceux, disait Torrès, « qui osèrent mettre en action leur haine de la guerre »! Plus exactement aux déserteurs et aux insoumis, pour lesquels l'illustre avocat se sentait un faible. N'avait-il pas été d'ailleurs des premiers, pour le temps de paix il est vrai, ayant planté là la servitude régimentaire après quelques mois d'encasernement?

Péché de jeunesse, qui avait trouvé excuse absolutoire, au regard de l'Etat, de par ses exploits ultérieurs de sergent d'infanterie et surtout de par l'éclat de « 77 » incrusté dans son poumon droit; éclat qui ne contribua pas peu dans la suite à donner quelque raucité à son soufflet de forge.

LA MUSETTE A GRENADES

Son poumon fâcheusement incrusté — « dix-neuf éclats d'obus » a dit Kessel au Père-Lachaise, reproduit par *Candide* du 10, mais lui, dans ses propres écrits, ne parla jamais que d'un seul — Torrès laissa là « son fusil de sergent d'infanterie » et dès le début de 1918, recommença à hanter le Palais de Justice. Comme chroniqueur judiciaire d'abord et ayant lieu de s'exercer sur le procès du *Bonnet rouge* que dix ans plus tard, avocat de renom, il tentera vainement de faire réviser au travers de la personne de Landau, dans le même

temps que Pierre Loewel tentera d'une identique entreprise au travers de celle de Goldsky.

Torrès était revenu du feu encore plus ulcéré dans son cœur que dans sa chair et dressé contre les jusqu'auboutistes de toute l'ardeur tumultueuse de son être. Plein de souvenirs amers, il méditait même selon l'usage du temps, de les confier au papier, et c'est d'une *Musette à grenades* qu'il se fût agi! Mais ladite ne resta qu'à l'état conceptuel, Torrès se bornant à dégoupiller au jour le jour son abondante munition de rancœurs, tant dans de premières plaidoiries correctionnelles que dans une littérature qu'il prodiguait aux feuilles « défaitistes » de l'époque : la *Vérité* de Paul-Meunier et le *Journal du Peuple*, alors le modèle du genre, l'*Humanité* restant jusqu'en 1920, un papier terne et délavé, qu'elle fût de Renaudel ou de Cachin.

Torrès est donc d'abord pamphlétaire et occasionnellement tribun, avant d'apparaître comme avocat faisant date.

L'AFFAIRE GERMAINE BERTON

Sans doute il se propage un peu dans la suite de Moro-Giafferri, lors du procès de Charles Humbert, l'ancien directeur du *Journal* que ses relations avec Pierre Lenoir d'abord, avec Bolo ensuite, ont conduit devant Bouchardon et Mornet, grands officiants du Conseil de guerre de Paris, mais ce n'est encore que comme assistant de seconde zone.

On ne le verra au premier rang que dans l'affaire du « complot » en 1921, où il défendra Boris Souvarine, tenu alors pour l'incarnation numéro un du péril bolcheviste en France. Un acquittement général suivra, Torrès ayant brillé dans l'affaire d'un certain lustre, mais pas au point d'avoir pu tirer toute la couverture à soi.

C'est authentiquement l'affaire Germaine Berton qui le classera au premier rang.

Germaine Berton était une jeune anarchiste qui s'était rendue à l'*Action française* dans le dessein d'attenter à la vie de Léon Daudet. A défaut de celui-ci, elle avait mis à mal un des grands personnages de la maison, Marius Plateau, aujourd'hui oublié, mais alors chef prestigieux des Camelots du Roi. Arrêtée dans les bureaux mêmes du journal royaliste, Germaine Berton avait comparu aux assises en décembre 1923, un an presque après son geste.

Plus tard, dans des souvenirs qu'il égrena dans *France-Soir*, Torrès a fait de sa cliente une Marie-Chantal libertaire (*France-Soir* du 27 novembre 1956) ! Le personnage, méritât-il quelque persiflage, Torrès y était fondé moins que personne.

Il lui devait, en effet, beaucoup, car c'est l'acquittement de Germaine Berton qui ouvrit sa grande carrière au Palais, celle qui permettra à Henri-Robert, d'écrire un jour (*Gringoire*, 30 mai 1930) et sans emphase excessive, que Torrès lui était apparu comme un autre Labori (comparaison à laquelle prétend aussi Tixier-Vignan-

cour) ! « *Même haute stature, même attitude imposante, mêmes ardeurs et même flamme. Il est lui aussi un géant de la barre* »!

Ainsi prononçait d'un vivant le célèbre bâtonnier. Eloge qui ferait taire l'axiome fameux qu'au Palais, plus que partout ailleurs, la confraternité est une haine vigilante.

TORRÈS ET L'ANARCHISTE LECOIN

Dans cette affaire Germaine Berton, premier pas de sa grande carrière, Torrès avait dû beaucoup à l'anarchiste Lecoin, qui avait incliné la jeune terroriste à son choix, s'il n'en avait décidé lui-même.

Pareillement, des causes anarchistes ultérieures que défendit Torrès, de Schwartzbard, le petit horloger de Ménilmontant qui tua un jour de 1927, rue Racine à Paris, l'hetman pogromiste Petlioura, à Ernesto Bonomini, jeune libertaire italien qui avait tué au restaurant « Noël-Peters » un chef fasciste, émissaire personnel de Mussolini, Nicolà Bonzervizi, la plupart lui vinrent de Lecoin.

De cela, celui-ci ne dit rien ou pas grand-chose dans ses récents souvenirs, discret et indulgent qu'il est pour tous ceux qui apparurent dans ses chemins. Et pourtant, Torrès, qu'on surprendra là dans un registre insoupçonné, fut non seulement ingrat mais parfaitement odieux à son égard.

Cela se passait durant la dernière guerre, alors que dans son exil newyorkais, l'illustre avocat avait tout loisir de mâcher et de remâcher ses déconvenues politiques. Qu'il en eût à Marcel Déat, à de Monzie, à Pomaret, à Georges Bonnet et qu'il ne trouvât plus de grâce qu'à Georges Mandel, qu'il avait pourtant, dans les années 1920, traîné dans une fange assez dense, passerait encore, mais qu'il mêlât à son fiel le nom de Lecoin et des « pistoleros du *Libertaire* » n'est pas pardonnable.

Lui qui connaissait mieux que personne le désintéressement de l'un et le ridicule des moyens des autres, comment a-t-il pu s'avilir aux lignes qu'on va lire?

SCRIPTA MANENT, HÉLAS!

Elles sont dans cette *Machine infernale* que *Brentano's* publia à New York en 1942.

Torrès prétend traiter de l'affaire du tract *Paix immédiate* qui fit couler tant d'encre, mais jamais aussi démentielle :

> *Mais voici que la conjuration, dont je cherchais dans la première nuit de guerre à débrouiller les fils pendant que les laitiers faisaient tinter leurs bidons dans les rues, engage sa*

première offensive. L'anarchiste d'action directe Lecoin, condamné à cinq ans de réclusion pendant la guerre de 1914 pour avoir tenté d'assassiner l'antimilitariste repenti Gustave Hervé, a rédigé, nos fantassins, à peine installés à leurs créneaux, un manifeste intitulé Paix immédiate...

« *...Marcel Déat a non seulement donné sa signature, mais collaboré avec Lecoin, à la rédaction de* Paix immédiate, *l'auteur de* Mourir pour Dantzig *formant avec le vieux cheval de retour du terrorisme, un attelage dont l'élégant gentleman-rider de Brinon tient les brides. Or Déat est secrétaire général de l'Union socialiste qui est représentée officiellement dans le ministère Daladier par deux délégués, de Monzie et Pomaret. Deux membres du gouvernement ayant charge de la guerre et de la victoire reconnaissent ainsi pour chef le complice d'un* ANARCHISTE QUI, DÈS LA MOBILISATION, AIGUISE SON POIGNARD POUR LE PLANTER DANS LE DOS DE NOS SOLDATS!

Voilà en quels termes Torrès osait écrire d'un homme qu'il connaissait mieux que personne et qu'il avait cent fois couvert de fleurs publiquement en termes hyperboliques.

Cela se plaçait à la page 143 de cette *Machine*, infernale, ô combien!

Mais antérieurement, il avait déjà osé, page 57, faisant cette fois-ci participer de l'opprobre Bonnet et Bergery, cette effarante gredinerie :

> *Dopé par Bergery qui occupait le Quai d'Orsay en permanence, Bonnet commanditait avec l'argent des fonds secrets, les pistoleros du* Libertaire *et les cagoulards de la* Liberté...

D'ailleurs, là ne s'arrêterait pas le florilège atroce qu'on pourrait faire des écrits d'Henry Torrès chez les Yanks. Aussi rîmes-nous de bon cœur, quand, au lendemain de la mort de Cocteau, dans un meeting tenu sous des auspices rivaroliens à la Mutualité, à propos de l'amnistie, il prétendit réclamer de l'assistance, très peu enthousiaste, une minute de silence en l'honneur du défunt.

Et qu'eût-il été de cette subite idolâtrie si le public avait pu apprécier le texte suivant :

> *Dans l'état-major du nouveau régime je ne connais que l'amiral Darlan pour n'avoir cessé de donner l'exemple de l'esprit de famille, en protégeant contre les vandales de la Sûreté toulonnaise ou parisienne les précieuses pipes et les pots d'opium de son* proche parent Jean Cocteau qui, sous son affectueux patronage paie à la Gestapo en articles flatteurs sa ration quotidienne de drogue...

Textes, convenons-en, qui nous empêchèrent d'avoir l'autre jour, tout le regret que nous aurions voulu avoir, de la disparition de l'avocat de Germaine Berton, de Bonomini, d'Ascaso et de Durruti et de tant d'autres.

ALEXANDRE CROIX.

Puisqu'il faut se définir, recourons à Littré, édition de 1877, tome III, p. 144 :

S'intrure : *s'introduire sans droit comme sans titre!*

Et voilà les choses énoncées et annoncées au plus court par le moyen de ce pronominal vétuste, auquel il n'est plus que Maurice Grévisse, dans son *Bon usage*, pour faire un sort!

Nous sommes dans le cas dérisoire, en effet, de ne nous prévaloir de personne.

Ni d'un parti, ni d'un groupe, pas même d'un simple patronage.

Autant dire que nos lettres de créance ne sont pas minces, mais nulles.

Sans droit comme sans titre, nous ne venons pas non plus en redresseurs de torts, en gens qui prétendent à bouleverser l'Etat ou à améliorer le sort du prochain. Les entreprises de bonheur public sont déjà légion, et, prédicants ajoutés à tant d'autres, notre échec serait d'autant plus assuré.

Témoins ou spectateurs narquois, et seulement cela, nous n'en sommes pas plus convaincus de vous séduire.

Les « clientèles » auraient, en effet, difficulté à trouver chez nous leur compte, de façon continue en tout cas, telle chose pouvant les satisfaire un jour, mais qu'une suivante fois démentira.

S'intrure

L'inconfort intellectuel guettera donc le lecteur éventuel. Qu'il y prenne garde, d'ores et déjà, plutôt que de nous faire reproche d'une inconstance quelconque dans la suite.

Soyez pareillement circonspects quant à notre moralité.

C'est toujours présomption que de prétendre à la vertu, et si ce chapitre vous soucie, vous n'avez que trop à faire autour de vous. Les papiers publics sont innombrables où l'on décrète que l'autre est toujours une canaille, un fonds-secrétier ou un vendu à l'adversaire apparent.

Que cela soit donc clairement entendu : ne nous demandez pas ce que vous attendez peut-être. Nous ne visons pas à changer les institutions, pas même à les améliorer. Elles sont toujours mauvaises, a dit Alfred de Vigny, et du mauvais au supportable, la nuance ne vaut pas une goutte de sang.

Donc, autant que parler suffira à dire, nous nous garderons des adjectifs, surtout de ceux portant appréciation morale, laissant ce genre de profusions à de plus éminents spécialistes.

Le fait, dans les limites du connaissable et du contrôlable, sera le seul impératif auquel il nous ennuierait de déroger.

Notre entreprise est donc insensée, comme vous avez déjà pu en juger. Tous les gens réputés sérieux, consultés, nous l'ont dit et redit.

Il ne vous reste plus qu'à confirmer, ou à infirmer!

Notre encadré :

JEAN CAU

Pourquoi un auteur à la recherche d'un sujet neuf n'écrirait-il pas une « Histoire de la pensée de Jean Cau » ? Ce serait passionnant.

Jean Cau, on le sait, est l'ancien secrétaire de Sartre. Il a écrit quelques livres (dont un, le Coup de barres, où il niait toute littérature, mais dont il ne dédaignait tout de même pas de signer les services de presse), il a, bien sûr, collaboré aux Temps Modernes, il fut également à l'Express, du temps où celui-ci n'était pas encore « un magazine » et il connut là sa meilleure période. La guerre d'Algérie battait son plein et donnait chaque semaine l'occasion à Jean Cau d'étaler sa verve, son indignation, son talent, sa mauvaise humeur.

Un jour, Jean Cau inaugura une nouvelle série dans l'Express : celle des interviews. Il s'agissait chaque semaine de rendre visite à une personnalité quelconque, de bavarder avec elle, puis d'écrire un article... C'était toujours parfaitement réussi, vivant, alerte, avec la dose de vacherie nécessaire : du Françoise Giroud qui se refusait d'être mondain. Ainsi Jean Cau fut amené à aller voir Lacoste-Lareymondie, député de droite, Algérie française et tout. Ce fut la divine surprise, le début du chemin de Damas : Jean Cau découvrait un homme de droite qui n'était pas Poujade et ce fut une révélation. Rien n'était exprimé, mais l'avenir de Jean Cau était brusquement aveuglant et nous fûmes quelques-uns à penser dès lors que Jean Cau finirait à Match.

Depuis, son destin n'a cessé de se préciser. Il s'aperçut que la gauche était composée de gredins asexués et de traîtres. Il fut au Figaro (littéraire), à Candide (pour un article sur le livre de poche, empli d'un mépris souverain pour le pauvre lecteur moyen qui achète Rimbaud, mais qui ne peut rien y comprendre et retourne à son vomissement). Après avoir fait un détour par la tauromachie et le pastiche de Sartre, il écrivit Meurtre d'un enfant où, toujours plein de verve et de talent, il traçait, vingt ans après, un tableau de la libération de Paris que n'eussent désavoué ni Rebatet ni Jacques Laurent et où il découvrait, toujours vingt ans après, qu'à Nüremberg, c'était les assassins de Dresde qui avaient condamné à la potence les assassins d'Ukraine et de Pologne.

Jean Cau n'est encore entré à Match que derrière un micro où il joue les gaullistes contre un Claude Roy qui, par parenthèse, semble à certains moments plus gaulliste que lui — mais l'avenir reste plein de possibilités.

HENRI MACÉ

CHIENS ÉCRASÉS

par **JACQUES SANVIGNES**

Échec à l'I.N.S.E.E.

S'il est des noms difficiles à porter, il semble bien que le plus compliqué soit de n'en pas porter du tout.

Ce nom qui est nous-même plus que le corps et l'esprit, ne s'en défait pas qui veut — même en cas d'urgente nécessité — assorti qu'il se trouve, un peu plus chaque jour, de numéros annexes, d'empreintes qui ne sont encore que digitales, de photographies et de cartes diverses pour consigner le tout.

La tendance moderne n'est point, en la matière, pour le relâchement. L'évolution de la science chirurgicale aidant, il sera bientôt plus commode de changer de visage que de changer de nom.

Un homme — nous ne le nommerons pas et pour cause — refuse cependant son patronyme. Il a choisi d'être Monsieur Personne, las sans doute d'être monsieur-tout-le-monde. Arrêté il y a quatre mois pour vagabondage, c'est-à-dire dépourvu d'argent et, pis encore, de papiers, il a résisté calmement, victorieusement, à tous les interrogatoires.

— Nom, prénoms, âge et qualité?

— Néant.

Lieu de naissance, adresse, profession : néant. Père et mère inconnus.

Quatre mois de prison. Et puis?

On recommence à tourner en rond autour de cette ombre, à contempler cette inclassable fiche blanche.

En face de cet anonyme, l'administration est perdue, la société désorientée, on manque de prise.

Fâcheux exemple!

« Le droit de porter un nom — *a déclaré le substitut du procureur* — est l'un des droits les plus sacrés. Y renoncer, c'est nier sa personnalité. »

Vous trouvez?

Tant de gens s'agitent, intriguent pour se faire un nom sans trop regarder aux moyens d'y parvenir!

Celui-là, tout seul, avec sa façon têtue de bloquer les machines électroniques...

Décidément, il nous plaît beaucoup ce Monsieur Quelqu'un.

A Paris, avenue Hoche, des cambrioleurs bâillonnent une vieille dame qu'ils trouvent chez elle au moment choisi par eux pour visiter son appartement, coupent les fils téléphoniques; routine.

Puis — étrange dépravation des mœurs — lui passent les menottes.

Déplorable signe des temps!

On ne distinguait plus déjà, entre truands-policiers et argousins-gangsters. Les méthodes, l'outillage, la « mentalité » de ceux qui « cassent » et de ceux qui sont payés pour les en empêcher, devenant chaque jour un peu plus les mêmes, il sera bientôt impossible à nos enfants de jouer aux gendarmes et aux voleurs.

A qui, finalement, reviendrait le privilège de porter les « bracelets » ?

⁂

En voilà six qui, dans la région de Fontainebleau, jouaient aux voleurs sans gendarmes. Six bambins de huit à douze ans. Les gendarmes ne sont venus qu'après, dans la partie, sans y être le moins du monde invités.

Ils ont retrouvé dans différentes caches telles que les grottes de la forêt, pour plusieurs milliers de francs de marchandises.

Les gosses jouaient — ont-ils dit — aux pirates.

Souhaitons leur de garder longtemps cette pureté d'âme et qu'ils trouvent leur exemple plutôt dans Cartouche et Mandrin que dans Lopez et Bouchesseiche.

A la quatorzième chambre correctionnelle se poursuit le plus grand procès d'avortement qu'on ait jamais vu.

(*Les journaux.*)

A Saint-Pierre-des-Corps, un enfant est mort de faim. Ses six frères et sœurs, voués par les parents à la mendicité, attendent patiemment leur tour de quitter ce monde pour un autre qui dans tous les cas, ne peut qu'être meilleur pour eux.

Que voulez-vous, tous les braves gens qui ont compris leur devoir envers la société en se reproduisant à multiples exemplaires, n'ont pas toujours une aussi claire conscience de leurs devoirs de parents.

Ça fait du déchet, ça fausse les statistiques, ces petits qui n'arrivent pas à maturité.

Vous verrez que ça n'empêchera pas des centaines de milliers d'inconscientes, indifférentes aux allocations familiales et tout à fait étrangères aux considérations morales de tenter de se faire avorter, les malheureuses!

⁂

D'après *Le Figaro,* un ingénieur anglais a dit : « la catastrophe de Feyzin fut une première mondiale ».

N'est-ce pas gentiment imagé?

Souhaitons cependant qu'elle reste longtemps une exclusivité française!

CARNET DE PROMENADE

par FERNAND POUEY

L'autre soir à Montparnasse, deux dames, qui entre deux passes s'accordaient quelques minutes de repos, devisaient sur leur trottoir, non loin d'hôtels spécialisés dans les brèves rencontres. Plus très jeunes, sans doute avaient-elles une certaine expérience de la vie, mais il ne faut jamais cesser de s'instruire, de s'amender, de profiter (et de faire profiter ses amis) des enseignements de l'existence — et, au moment où je les croisais, l'une disait à l'autre :

— Crois-moi, on a tort de se montrer familier avec les gens.

La réflexion, étant donné la personnalité de qui la formulait, me parut de si haute qualité que je l'inscrivis en rentrant chez moi sur un carnet tout neuf dont je ne savais que faire et que j'avais acheté le matin pour le beau rouge de la couverture. Après quoi je m'avisai qu'il restait une large place sous les cinq ou six lignes que je venais d'écrire et, pour combler le vide, je notai le plaisir que j'avais éprouvé, peu de jours auparavant, à revoir Philippe Clay sur la scène de Bobino. Ce deuxième geste en entraînant un troisième, je tournai la page pour y rapporter les propos d'un jeune peintre rencontré la veille... Bref, le mal était fait. Sans aller jusqu'à rédiger, après tant de grands, et de petits, mon journal ou mon bloc-notes, me voilà tout de même consignant sur un carnet, de modestes dimensions heureusement, ce que je vois, je lis et j'entends : dans la rue, dans les librairies, dans les galeries, au cinéma, au théâtre, à la radio, à la télé. Simple témoignage, je l'ajoute pour ma défense, de flâneur et d'amateur. Pas question d'établir des échelles de valeur, de parler iné-

vitablement de ce qui agite le Tout-Paris. Je n'ai l'esprit ni critique, ni mondain; pas davantage de prétention philosopique. Le lecteur, si j'en ai, s'en apercevra rapidement. Mon ambition serait de donner de mes sorties dans Paris un compte rendu dont la sincérité ferait le prix. On verra bien.

CONNAISSEZ-VOUS PHILIPPE ?

Parmi les « nouveautés » qui fleurissent actuellement aux devantures des librairies, un petit livre à couverture violette, *Inventaire* (1) de Philippe, préface de Ionesco, me paraît plus intéressant, par sa densité et ce qu'il annonce, que nombre d'ouvrages plus impressionnants par le poids de papier et le volume. C'est un livre de dessins — non pas de dessins à légende, comme il en est de bons, d'ailleurs, que l'on feuillette avec un rapide sourire — mais un livre de dessins à regarder, à lire dans l'ordre des pages, et qui nous plonge peu à peu dans un monde à part, un monde poétique, un monde absurde et vrai, le monde vivant et menaçant des objets.

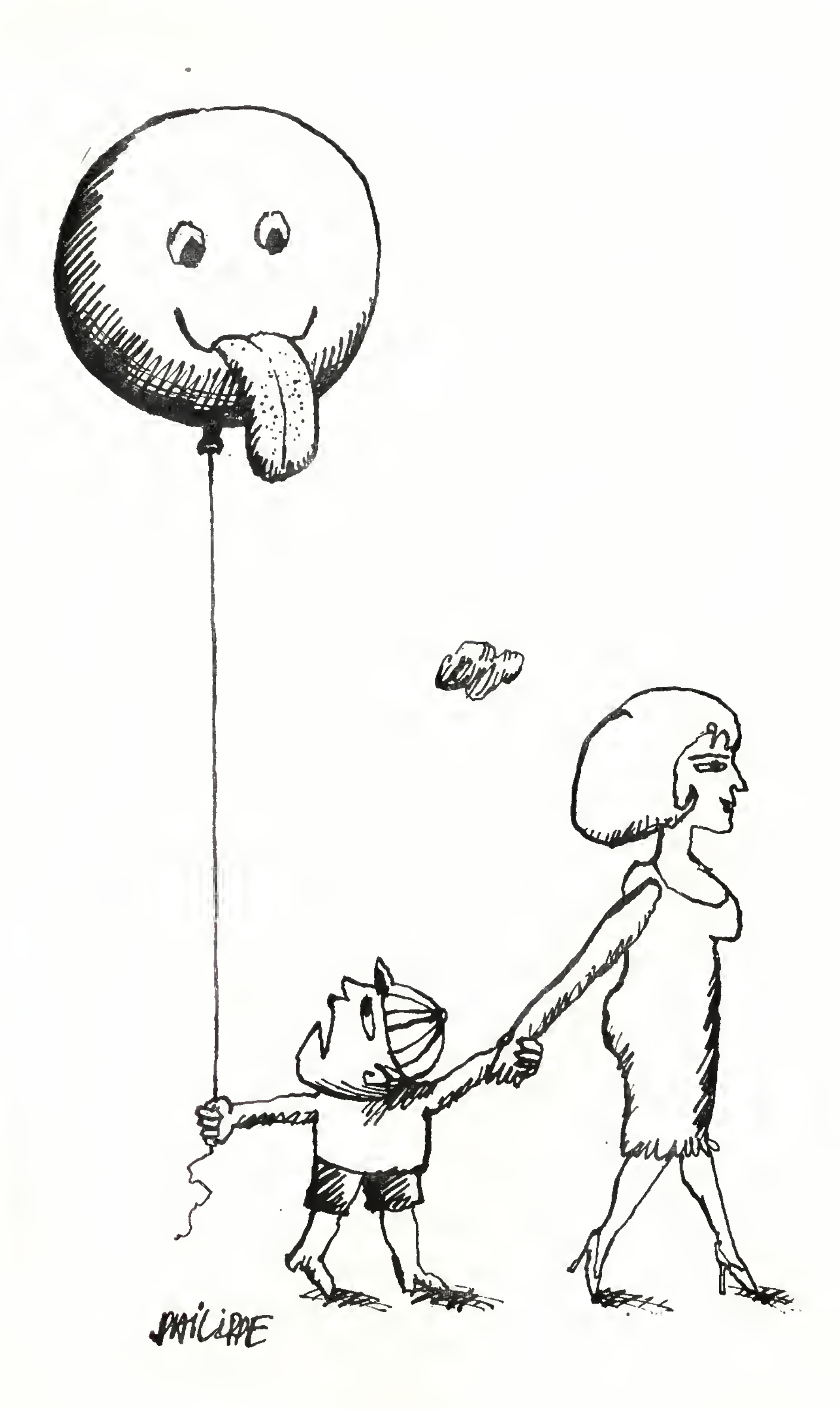
Pas de texte. Le dessin, ici, est une histoire. Il a, en lui-même, moins d'importance que ce qu'il exprime. Le tuyau d'un poêle retourne dans le poêle qui s'auto-asphyxie. Des ciseaux ont leurs branches nouées. Le lit conjugal, à deux versants, est inutilisable. La brosse à dents est plantée de molaires. Le canon d'un revolver est tourné vers le tireur. Dans son excellente préface, Ionesco remarque :

> « *Parfois, rarement, les objets de Philippe ne sont rien que loufoques, blagueurs (chasse d'eau-télévision, chaise percée à cœur ouvert, etc.); l'auteur a dû les concevoir dans ses moments uniques de sérénité. Le reste du temps, le reste des choses, le reste du monde, c'est la menace, c'est, plutôt, nous-mêmes qui sommes le danger pour nous-mêmes. Et cela est vrai, révélateur. C'est bien la psychologie de l'homme actuel qui se concrétise et se reflète, — ou qui se projette, qui donne forme aux objets insolites, graves, prophétiques de Philippe.* »

Philippe entend-il nous confronter seulement avec les objets, ces objets dont il dénonce la malveillance et l'hostilité?

— « Evidemment non, me dit-il. De l'objet, je voudrais passer à l'homme, montrer directement que chacun d'entre nous est son propre ennemi. Mais c'est une opération bien

(1) *Inventaire* de PHILIPPE, préface de IONESCO, Denoël éditeur.


PHILIPPE

délicate que de faire rire son prochain en appuyant du doigt sur les plaies qu'on lui voit. »

Il est jeune, avec des yeux tendres et gais et une bouche aux dents acérées. Il y a deux ans, il a quitté la sécurité dans le dessin de publicité pour l'aventure dans l'humour. « Je me suis aperçu, avoue-t-il, que je ne pouvais pas faire autre chose. »

L'humour véritable fait peur aux quotidiens français qui, à deux ou trois exceptions près redoutent par-dessus tout les talents dont l'originalité risque, estiment-ils, de rebuter la clientèle. Pas étonnant, donc, qu'on y attende, pour faire signe à un dessinateur tel que Philippe, que la preuve soit faite de son audience auprès du public; ce qui, du reste, ne saurait manquer d'arriver bientôt, ne fût-ce que par l'intermédiaire des journaux allemands et anglais qui, eux, ouvrent de plus en plus largement leurs colonnes à l'auteur d'*Inventaire*.

A l'*Intrus*, Philippe est évidemment chez lui. (*Voir dessin inédit ci-contre.*)

LE BELLE ÉPOQUE DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS

La quarantaine venue, et au-delà, on aime à se rappeler ses vingt ans. Toute une littérature est ainsi née des souvenirs de jeunesse d'André Salmon, de Pierre Mac Orlan, de Roland Dorgelès, de Francis Carco, d'André Warnod, etc... Montmartre et Montparnasse, du début du siècle à la première après-guerre, y revivent avec, peints le plus souvent aux couleurs de l'amitié, les nombreux personnages ensuite célèbres qui entrèrent en poésie, en littérature ou en peinture dans ces hauts lieux : Picasso, Max Jacob, Apollinaire, Utrillo, Modigliani, tant d'autres. Certains de ces ouvrages sont remarquables de verve, de sensibilité, d'émotion (je pense aux *Souvenirs sans fin* d'André Salmon).

Nul doute que *L'Age d'or de Saint-Germain-des-Prés* (1), de Guillaume Hanoteau, n'ouvre la série des mémoires et chroniques à naître des souvenirs de ceux qui, ayant vécu les grandes heures du quartier, se penchent maintenant sur leur passé. Le livre de Guillaume Hanoteau est excellent, dans le genre brillant *Paris-Match,* mais sans doute l'auteur conviendrait-il avec moi qu'une histoire de l'époque reste à écrire, vue et vécue de l'intérieur, non journalistiquement racontée. Cela dit, le récit de G. Hanoteau, outre le brio, a le mérite d'une documentation exacte certainement dans l'ensemble.

Dans le détail, il se trouve que j'ai pu relever ce qui est

(1) *L'Age d'or de Saint-Germain-des-Prés,* par Guillaume HANOTEAU, Denoël éditeur.

moins une erreur, peut-être, qu'une omission. Avec Mireille, le fondateur de la première *Rose rouge*, celle de la rue de la Harpe, est André Virel, alors bien connu à Saint-Germain-des-Prés. Quand on lui a vu se donner tant de mal pour nettoyer et peindre la salle en compagnie de Féral Benga, on regrette que justice ne lui soit pas rendue en cette affaire! (Jean Rougeul arriva peu après et fut directeur artistique.)

ANDRÉ VIREL OU : DU TERRORISME A LA PHILOSOPHIE

C'est en 1946, par Jacques Prévert (avec qui il venait de publier un recueil de poèmes : *Le Cheval de Trois*, le troisième étant André Verdet) que j'ai fait la connaissance d'André Virel. Possédé de peinture, il occupait rue de Lille un atelier agréable mais de dimensions si réduites qu'il fallait, pour regarder avec un recul normal les toiles accrochées aux murs, ouvrir la porte d'entrée et s'en aller sur le palier. Alors âgé de 26 ans, et paraissant encore moins que son âge, ce garçon au regard aigu, au visage mince et pâle, aux façons vif-argent et au rire adolescent, avait un étonnant passé. En octobre 1940, jeune étudiant à Grenoble, il avait déjà été arrêté par les autorités de Vichy pour une manifestation qui, entre autres conséquences, lui valut d'être chassé de la Faculté. Abandonnant la spéculation pour l'action, il fut, pendant quatre ans, un hors-la-loi plein de feu. Avec Yves Farge il travailla pour le Vercors. Le 18 avril 1943, accompagné de trois faux Allemands en uniforme, il enleva deux résistants détenus par la Gestapo à l'hôpital de Grenoble. En décembre 1943, la Gestapo l'arrêta à Paris, mais en janvier 1944, il s'évadait du wagon qui le déportait de Compiègne à Buchenwal.

Quand, le 4 septembre 1944, les comités savoyards de Libération firent de lui un préfet régional de 24 ans et qu'il s'entendit nommer Président d'Honneur, à Vizille, de l'Assemblée générale des Comités départementaux de Libération, Virel réalisa qu'une légende se créait autour de son nom et que sonnait l'heure des avantages et des profits; aussitôt il s'enfuit et courut se réfugier à Saint-Germain-des-Prés, où les honneurs ne le guetteraient pas au coin de la rue.

Il publia un roman *Le baron Jules*, des poèmes, exposa des tableaux et des pierres peintes, fut journaliste, écrivit des textes d'émission pour la radio, voyagea, tout en participant de près à la vie de son quartier (ne fut-il pas envoyé spécial de l'*Intransigeant* à Saint-Germain-des-Prés?). Cependant, de plus en plus préoccupé de problèmes psychologiques et pratiquant depuis 1945 la méthode

psychothérapique du Rêve Eveillé, désireux de donner une démarche rationnelle à ses expériences, il passa en Sorbonne une licence de psychologie, prit ses diplômes d'anthropologie et de neuro-physiologie. Depuis 1963, il est assistant de psychophysiotogie à la Faculté des Sciences de Paris. Il est ausi membre du Conseil d'Administration de la Société de Recherches psychothérapiques de langue française.

HISTOIRE DE NOTRE IMAGE

Aujourd'hui André Virel publie *Histoire de notre image* [1], ouvrage surprenant où à chaque page sont remises en question des idées habituetlement reçues, où la rigueur de l'analyse et la richesse de l'érudition éclatent en visions poétiques, exposé scientifique et pourtant merveilleux de l'aventure humaine, de l'ère préhistorique à l'ère des cosmonautes.

Sur quel rayon de la bibliothèque ranger cet ouvrage? Essai sur la façon dont se forme cette image que chacun de nous possède de son propre corps, recherches sur les mécanismes psychosociologiques qui ont conduit l'homme à la création artistique, symbologie abordée pour la première fois dans une perspective historique, nouvelle interprétation des Mythes et de l'Histoire, clé de nos rêves et de notre propre histoire, le livre dépasse le cadre des spécialités et échappe aux classifications précises : entre autres mérites son originalité est extrême. Sa lecture quoique moins aisée certes que cetle d'un roman de la Série noire, devrait néanmoins paraître passionnante à quiconque, sans s'enorgueillir d'une tête pensante, ne répugne quand même pas à un certain effort... Et puis, si le livre incite à la réflexion, aussi bien nous fait-il rêver, nous engageant dans le plus extraordinaire des voyages à travers l'espace et le temps, pour nous mener à une découverte essentielle : celle de nous-mêmes.

En 1951, alors que se tenait le deuxième « Congrès pour l'Etude scientifique du Symbolisme », Roger Frétiny avait déjà fait état auprès des participants des travaux d'André Virel, insistant sur l'intérêt de leur publication — et il est vrai qu'à cette date Virel avait déjà écrit, d'un trait, *Histoire de notre image.* Depuis, c'est-à-dire pendant 15 ans, malgré ses préoccupations universitaires et les expériences diverses où le jeta sa curiosité d'esprit (en 1953, ethnologue, on le retrouve dans les forêts de la Haute-Guinée, subissant les rites d'initiation tomas), il

(1) *Histoire de notre image,* par André Virel. Dessins à la plume par Jean Perraud. Editions du Mont-Blanc (Genève).

n'a cessé de reprendre son œuvre, de l'approfondir, de l'enrichir.

Aboutissement de la quête intellectuelle, longue et passionnée, d'une personnalité hors série, *Histoire de notre image* est vraiment un ouvrage exceptionnel.

LE SOULIER DU DIABLE BOITEUX

A la Bibliothèque nationale, l'exposition Talleyrand a été préparée avec un soin, un souci d'objectivité et un goût dont témoignent les 533 pièces réunies dans la Galerie Mazarine : manuscrits, gravures, tableaux, œuvres d'art, objets divers. On a beau me dire que Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord est sans doute le plus grand diplomate de notre histoire, qu'en fin de compte il a toujours prêché la modération, la prudence et la raison, que pour lui une paix acquise par la conquête ne pouvait être une paix véritable, que sa conversation était divertissante, son intelligence extraordinairement rapide, son esprit incontestable et insolent, ses manières élégantes, je ne parviens pas à trouver sympathique ce spécialiste du retournement politique, ce serviteur de sept régimes, ce ministre des Relations Extérieures qui demandait de l'argent aux ambassades étrangères, ce professionnel du double jeu, ce collabo avant la lettre — et je me demande s'il n'y a pas beaucoup de vrai dans le jugement de Chateaubriand :

> *Survivre aux gouvernements, rester quand un pouvoir s'en va, se déclarer en permanence, se vanter de n'appartenir qu'au pays, d'être l'homme des choses et non des individus, c'est la fatuité de l'égoïsme mal à l'aise, qui s'efforce de cacher son peu d'élévation sous la hauteur des paroles.*

En même temps que la personnalité de Talleyrand-Périgord, l'exposition de la Nationale évoque sa famille, ce qui nous fait remonter haut dans le passé, l'antiquité de la lignée étant attestée par une peinture représentant Adalbert, comte de la Marche et du Périgord, l'ancêtre qui répondit à la question d'Hugues Capet : « Qui t'a fait comte? ». — « Ceux-là mêmes qui t'ont fait roi. ». Talleyrand avait encore parmi ses ascendants : Hélie de Talleyrand, dit le Cardinal de Périgord, dont son ami Pétrarque disait « qu'il estimait plus beau de faire des papes que de l'être », le marquis de Chalais, exécuté à Nantes pour avoir conspiré contre Louis XIII, Colbert qui... bref, une belle galerie d'illustres! Comment s'étonner qu'avec de pareils répondants, notre Talleyrand ait été soupçonné d'avoir poursuivi, après la mort de Mirabeau, la politique de conciliation avec la Cour?

Mais laissons l'histoire aux historiens. Ce ne sont pas les documents les plus importants qui retiennent toujours le plus longuement l'attention des curieux. Pour ma part, un écrit de Talleyrand intitulé *Des loteries* m'a semblé plein d'intérêt. Talleyrand, joueur impénitent, s'y élève vertueusement contre l'immoralité des jeux de hasard. Lui au gouvernement, notre tiercé serait aboli. Il y a aussi : un soulier énorme, adapté au pied droit, pied-bot, de Talleyrand; une canne en ivoire sur laquelle il s'appuya; la silhouette de Carlos, épagneul chéri; une montre ornée d'une miniature représentant la duchesse de Dino, nièce charmante; des lettres au style direct adressées aux familiers, celles surtout dans lesquelles il s'enquiert tendrement, en grand-oncle gâteau (ou en père?), de la santé, des leçons de musique et des distractions de Pauline de Périgord. Le prince de Bénévent s'efface. Un homme apparaît. On oublie le bas de soie.

FERNAND POUEY.

LU-VU-ENTENDU

ALBERTO GIACOMETTI

A Montrouge, dans son modeste atelier éclairé d'une seule ampoule électrique, puissante il est vrai, mais nue, entre sa femme Annette et son frère Diego, ses modèles et ses aides tous deux aussi indifférents que lui au confort bourgeois, Alberto Giacometti ne poursuivra plus des recherches qui semblaient sans fin et qui, au point où il les a laissées, font de lui certes un des grands artistes mais aussi, à l'avis de beaucoup, en sculpture le plus original créateur de notre temps.

A l'âge de 13 ans, en 1914 à Stampa (son village natal en Suisse) il faisait un premier buste, déjà celui de son frère. Après avoir travaillé à Genève, à Venise, à Florence, à Rome, dès sa vingtième année il s'installait à Paris. On sait comment, après l'enseignement de Bourdelle, il subit l'influence cubiste, puis se joignit au mouvement surréaliste, avant de trouver son plein et original épanouissement. Ses combinaisons abstraites, ses « jolis mécanismes précis qui ne servent à rien », ses personnages filiformes, ses longues poupées de plâtre, ses figurines que son frère agrandissait, ne cesseront de nous hanter. C'était aussi un extraordinaire dessinateur et un peintre d'une sincérité aiguë, quoiqu'il fût essentiellement sculpteur.

Fidèle à ses souvenirs, Giacometti était allé passer les fêtes de fin d'année à Stampa, où un infarctus du myocarde l'a brusquement terrassé. Dans les articles qui lui sont consacrés, il est souvent question de sa « présence » à certains égards géniale, de la flamme qui l'habitait... et en effet, l'homme était fascinant. Mieux encore : malgré la consécration qui lui était venue au cours des dernières années, il était resté le plus simple des hommes, toujours pareil à lui-même, tel que le dépeignait il y a dix ans James Lord dans la revue *l'Œil* : « *Il s'identifie si complètement avec son œuvre que ses besoins matériels ne dépassent guère ses moyens d'artiste: la terre glaise, le plâtre, les matières colorantes, le papier, la toile, le bois et les métaux nécessaires à l'expression de sa sensibilité. La puissance physique de Giacometti est immédiatement perceptible sous des vêtements qui très évidemment n'ont d'autre sens pour lui que de le couvrir.*

Sa tête est grosse, posée directement sur des épaules fortes. Les mains sont longues, vigoureuses, faites pour la sculpture, jamais complètement débarrassées des salissures de son travail et jamais immobiles. Sur une table de café ou de restaurant, les doigts de Giacometti tracent continuellement des dessins invisibles tandis qu'il mange et boit. Son expression est intense, quoique détachée, fixée à la fois directement sur ses compagnons et au-delà d'eux... Il accepte gentiment les gens tels qu'ils se présentent. Sa solitude n'est pas sociale. Par exemple, aucun visiteur ne s'en retourne sans avoir été reçu par

lui. Inconnus et amis sont reçus de la même façon, avec la même courtoisie et le même accueil sympathique. »

DÉCOUVERTE ET CONSÉCRATION

Sous ce titre, la Galerie Marcel-Bernheim nous présente un groupe de onze peintres animés d'un même esprit traditionnel. Que réserve l'avenir à ces jeunes exposants? On souhaite que quelques-uns au moins d'entre eux, dont les qualités de métier sont évidentes, sachent se libérer de leurs chaînes scolaires pour laisser s'exprimer leur personnalité. En attendant et prenant les choses comme elles sont, disons que Jean-Jacques Coepel, avec de violentes images, Magnin avec son coloris brutal, se font remarquer aux côtés de : Henri Bruneau, Michéle Delevaux, Elisa Hanioti, Madeleine Huau, Michel Margueray, Paul A. Muller, M. A. Nadalon Hallez, Georges Thorix.

Raymond Garino, dans sa discrétion et sa modestie (six toiles de petit et moyen format), apparaît particuliérement sympathique et doué ; sa scène de tauromachie contient mieux que des promesses.

Le Cri d'Archimède, par Arthur Koestler. Traduit de l'anglais par Geores Fradier. Editeur : Calmann-Lévy.

Si le rire, selon Rabelais, est le propre de l'homme, Arthur Koestler nous rappelle que *certains animaux* domestiques (chiens, chimpanzés) « *paraissent capables d'exprimer un certain humour et de prendre part à des taquineries* ». Ainsi l'auteur du *Zéro et l'Infini,* revenant ici à la philosophie après un long détour par la politique, volatilise-t-il d'emblée les classifications étroites et les définitions sommaires. On lui sait gré d'ouvrir sur le rire, le problème de l'humour et les moments de vérité, ce livre important, qui échappe aux routines, et dont le psychologue anglais, Sir Cyril Burt écrit qu'il est « *une contribution hautement originale à la psychologie moderne, une étude solidement documentée sur l'histoire des découvertes scientifiques et un étonnant essai d'analyse de la création littéraire* ». A l'heure où la psychologie officielle tend à réduire nos comportements à des automatismes et à des conditionnements, Koestler repose le problème de la création — considérant comme justifiables d'une même recherche la création biologique et la création de l'esprit.

Remarquable traduction de Georges Fradier.

SOMMES-NOUS TOUS FOUS ?

Au cours de l'interview publiée dans *Arts* (du 12 au 18 janvier) le professeur Roger Bastide ne se prononce pas à ce sujet. L'auteur de « Sociologie des maladies mentales » (édit. Flammarion), estime en effet impossible de répondre à la question car parler de folie revient à porter un jugement de valeur.

Ainsi : la culture Kwakiutl favorise la constitution paranoïde et toute l'éducation tendra à cultiver chez l'enfant les germes de paranoïa. C'est l'enfant doux, soumis, qui sera considéré comme anormal. Tout dépend du cadre social, de ses coordonnées historiques et géographiques. A André Parinaud qui lui demande :

— *Qu'est-ce qui est normal?*

— *Le concept de normal,* répond M. Bastide, *est une variante du concept de bon; une ac-*

tion normale est une action bonne, approuvée par la collectivité, en accord avec l'idéal du groupe.

Rappelant que les maladies mentales sont dépendantes des différentes classes sociales, Roger Bastide dresse un bilan de psychosociologie moderne à méditer par les éventuels « concernés ». Donc avis :

- *Si vous êtes un intellectuel espagnol, vous risquez une toxicomanie.*
- *Si vous êtes un étudiant en philosophie ou en théologie, vous êtes un schizophrène en puissance.*
- *Seriez-vous agent de police? Le délire de persécution vous guette.*
- *Si vous disposez d'un logement de 8 à 10 m² par personne, vous êtes sujet à des troubles d'agressivité, à des fugues, au vol, à la nervosité. La prison est au bout du couloir.*
- *De 14 à 16 m² par personne, vous avez quelque chance de redevenir un honnête citoyen.*

De cet entretien, on retiendra aussi la conclusion de Roger Bastide :

— *Rêvons d'un monde où même des clochards auraient leur droit reconnu à la liberté.*

CE QUE « SE LA DONNER » VEUT DIRE

Les rédacteurs de l'*Express* feraient bien de «se la donner», surtout quand ils ont affaire à Figon. Dans le récit désormais fameux qu'ils publièrent le 10 courant, ils nous disent en effet qu'ils durent plus d'une fois traduire de l'argot. Ainsi Figon, dans le document original invoqué, aurait dit que Ben Barka, voyant surgir quatre hommes dans la villa de Boucheseiche où il était détenu, se *la serait donnée,* expression ésotérique qu'on a prétendu rendre à l'*Express* par « aurait pris peur » ! Traduction un peu forcée, « se la donner » ne signifiant aussi bien pour le *Petit Simonin* que pour le récent Auguste le Breton, au titre vraiment de circonstance : *Langue verte et noirs desseins* que « se méfier » (page 118). Et le *Dictionnaire des argots,* de Gaston Esnault (Larousse) ne fait que dire, plus classiquement encore : « prendre garde ».

Il est vrai que l'infortuné Ben Barka n'était pas seulement fondé à « se la donner », mais bien davantage encore à craindre le pire.

ÊTRE OU NE PAS ÊTRE « AU PARFUM

Les tropes argotiques fleurissent d'ailleurs tout alentour de cette affaire Ben Barka. Ne voilà-t-il pas qu'un des policiers incriminés vient de nous déclarer fort mondainement qu'une des plus hautes autorités de l'Etat « était au parfum » de l'entreprise? Que d'effluves qui auraient dû troubler des odorats, qu'on nous a dit fort subtils à prendre le vent!

Et M. Charles d'Aragon, ancien député des Hautes-Pyrénées, qui, s'éprenant d'une tâche stérile : *débarbouzer la République,* écrivait l'autre soir dans le *Monde,* mais sans trop expliciter son propos : « *Quand on me parle de Condé, je ne pense vraiment pas au vainqueur de Rocroy!* »

Tour et détour allusifs à un « *truand... à la fois repris de justice et honorable correspondant* » et qui serait au bénéfice de tolérances accordées par le pouvoir ou tel ou tel de ses innombrables compartiments.

A rester dans la sémantique stricte des « services » et non plus dans celle de l'argot, l'ex-honorable se méprend d'ailleurs, en prêtant un autre genre d' « honorabilité » au correspondant en question, celui-ci, d'après les papiers publiés çà et là, s'entendent parfaitement à stipuler le prix de son silence. L' « honorabilité », dans le patois des « agents », suppose en effet la gratuité des prestations.

PAPON N'EST PAS RECORDMAN

L'*Aurore* de lundi prétend à propos de Papon, qui dure boulevard du Palais depuis 1958, qu'il aura établi le record dans l'emploi. Voire, Lépine, outre qu'il occupa deux fois le poste, se maintint lors de sa seconde promotion, faite en 1899, pas moins de quatorze années boulevard du Palais puisqu'il ne l'abandonna qu'en 1913, à Célestin Hennion. Papon a donc chance de voir encore quelques enlèvements avant d'atteindre sinon de battre la performance lépinienne.

MODERNISATION DU MATÉRIEL

Titre du « Journal du Dimanche » : « Les soldats remplacés à Paris par les chasse-neige et les pelles mécaniques ».

Excellente mesure à généraliser. S'il n'y avait au Viet-Nam et ailleurs que des chasse-neige et des pelleteuses, la face du monde serait changée.

UN IMPATIENT

La lutte contre le taudis est entrée à Lille dans sa phase active.

Un homme a fait flamber son baraquement où il vivait avec sa femme et ses cinq enfants.

Initiative purement individuelle et que les mal-logés ne manqueront pas de blâmer.

Il est bien facile de comprendre que l'administration ne peut considérer un incendiaire comme interlocuteur valable.

LES TROIS

Directeur de la Publication: René RINGEAS. Ets Busson, impr. Paris
Dépôt légal : 1er trim. 1966, nº 258 P

L'Intrus
est
une initiative
insensée

Abonnez-vous !